

Cahiers du
MONDE RUSSE

Cahiers du monde russe

Russie - Empire russe - Union soviétique et États
indépendants

54/1-2 | 2013

**L'expérience soviétique à son apogée - Culture et
société des années Brežnev / Volume I**

Introduction

Foreword

Marc Elie et Isabelle Ohayon



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/monderusse/7917>

DOI : 10.4000/monderusse.7917

ISSN : 1777-5388

Traduction(s) :

Foreword - URL : <https://journals.openedition.org/monderusse/7918> [en]

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2013

Pagination : 11-28

ISBN : 9782713224386

ISSN : 1252-6576

Référence électronique

Marc Elie et Isabelle Ohayon, « Introduction », *Cahiers du monde russe* [En ligne], 54/1-2 | 2013, mis en ligne le 01 janvier 2013, consulté le 04 septembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/monderusse/7917> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/monderusse.7917>

INTRODUCTION

Si, il y a une dizaine d'années encore, on pouvait s'étonner du désintérêt des historiens pour le socialisme tardif¹, aujourd'hui, on assiste à une profonde reconfiguration du paysage historique. Comme au début des années 2000 avec le « dégel », les années Brežnev deviennent un terrain d'exploration privilégié pour les chercheurs et donnent lieu à de nombreux colloques et publications collectives². Longue de vingt ans (1964-1985), la période comprise entre dégel et perestroïka est formatrice pour la « dernière génération soviétique », qui représente une part significative de la population actuelle des anciennes républiques de l'URSS³. L'image dominante positive du passé soviétique pris comme un tout est très largement fondée sur ses souvenirs de jeunesse⁴. Âge d'or pour nombre de citoyens des républiques ex-soviétiques, cette période reste mal connue des historiens : ils ont du mal à la désigner, car son profil ne se révèle immédiatement qu'en creux, par contraste avec les deux périodes de profondes transformations politiques qui l'encadrent. « Stagnation », le mot de Gorbačev, est depuis longtemps décrié ; « socialisme développé » ou « réel », idéologème du régime, n'est employé que mis à distance par des guillemets. Les propositions d'appliquer les découpages et conceptualisations pensées

1. Edwin Bacon, Mark Sandle, « Brezhnev Reconsidered », in Edwin Bacon, Mark Sandle, éd.s., *Brezhnev Reconsidered*, Basingstoke : Palgrave (Studies in Russian and East European History and Society), 2002, p. 1-21.

2. Boris Belge, Martin Deuerlein, éd.s., *Goldenes Zeitalter Der Stagnation? Perspektiven Auf Die Sowjetische Ordnung Der Breznev-Ära*, Tübingen, 2014 ; Marie-Janine Calic, Dietmar Neutatz, Julia Obertreis, éd.s., *The Crisis of Socialist Modernity: The Soviet Union and Yugoslavia in the 1970s*, Göttingen : Vandenhoeck & Ruprecht, 2011 ; David Crowley, Susan E. Reid, *Pleasures in Socialism: Leisure and Luxury in the Eastern Bloc*, Northwestern University Press, 2010 ; Neringa Klumbyte, Gulnaz Sharafutdinova, éd.s., *Soviet Society in the Era of Late Socialism, 1964-1985*, Lanham : Lexington Books, 2013 ; Anne E. Gorsuch, Diane P. Koenker, éd.s., *The Socialist Sixties: Crossing Borders in the Second World*, Bloomington, IN : Indiana University Press, 2013.

3. Donald J. Raleigh, *Soviet Baby Boomers: An Oral History of Russia's Cold War Generation*, Oxford – New York : Oxford University Press (Oxford Oral History Series), 2012 ; Alexei Yurchak, *Everything Was Forever, until It Was No More : The Last Soviet Generation*, Princeton, NJ : Princeton University Press, 2006.

4. D'après les sondages d'opinion, les Russes tiennent Brežnev pour le meilleur dirigeant de l'histoire du pays, devant Stalin, et le temps de sa mandature pour une excellente période. Les répondants de Russie ont tendance à projeter les relatives prospérité et stabilité des années Brežnev sur les périodes précédentes. Center Levada, « Epohi v žizni strany : El'cin, Gorbačev, Brežnev [Epoques dans la vie du pays : El'cin, Gorbačev, Brežnev] », site consulté le 15 février 2014, <http://www.levada.ru/press/2011012601.html>.

pour l'Europe occidentale et l'Amérique du nord – parler de « sixties » ou « seventies » – ne permettent pas de restituer l'unité de la période brejnévienne, et surtout, malgré leur utilité heuristique, ces transferts de périodisation se heurtent rapidement à des limites : les « sixties » de Brežnev prolongent l'optimisme réformateur des « fifties » soviétiques, plus qu'elles ne participent au triomphe de la société consumériste telle qu'elle s'affiche dans les pays à économie de marché⁵. Si les années 1970 sont vues comme le début d'une ère nouvelle dans les pays capitalistes, c'est parce que la crise pétrolière et les mouvements sociaux et écologiques ont forcé le modèle économique à s'adapter, alors qu'en URSS, la transformation du modèle fordiste n'eut lieu qu'à partir de 1986⁶. Bref, les découpages couramment utilisés pour l'histoire des États-Unis ou de l'Europe de l'Ouest s'ajustent mal à l'histoire du socialisme tardif. Ce numéro des *Cahiers du Monde russe* s'inscrit dans la récente dynamique exploratrice des années Brežnev en proposant à ses lecteurs une série de vingt-deux articles ordonnés en deux volumes qui entrent en discussion avec l'historiographie actuelle⁷.

Les études qui ont renouvelé le paysage historiographique de la société, de la culture et de la consommation des années Brežnev ont pour point commun d'avoir interrogé le décalage croissant entre une gérontocratie au conservatisme autoritaire et une société en pleines mutation et émancipation⁸. Jusqu'à alors, dans l'historiographie, l'opposition entre structures étatiques pétrifiées et dynamisme social produisait, au niveau individuel, l'image d'un *homo sovieticus* écartelé entre l'adhésion de façade à l'idéologie officielle – réitérée dans les rituels – et le refuge dans la sphère privée de la famille, du cercle d'amis et du groupe d'intérêts.

C'est contre ces supposés cynisme et (dis)simulation attribués aux Soviétiques du socialisme tardif qu'Alexei Yurchak et Sergei Zhuk ont tourné leurs travaux, afin d'échapper au système binaire opposant apparences extérieures et convictions intimes, simulation de l'adhésion dans les rituels publics et dissimulation des opinions dans la sphère privée⁹. Cette dichotomie s'infiltrait dans tous les domaines : on oppose ainsi dynamisme des transactions informelles et blocage de l'économie planifiée, art dissident et commandes officielles, nationalités socialistes dans la

5. *Contra* Gorsuch, Koenker, « Introduction: The Socialist Sixties in Global Perspective », in Gorsuch, Koenker, eds., *The Socialist Sixties*, p. 1-21.

6. Calic, Neutatz, Obertreis, eds., « Introduction », in *The Crisis of Socialist Modernity*, p. 7-27; Niall Ferguson et al., eds., *The Shock of the Global: The 1970s in Perspective*, Cambridge, MA : The Belknap Press of Harvard university press, 2010.

7. *Cahiers du Monde russe*, « Au-delà du brejnévisme », *Cahiers du Monde russe*, 11 avril 2012, <http://monderusse.revues.org/7495>.

8. Parmi les ouvrages récents : Natalya Chernyshova, *Soviet Consumer Culture in the Brezhnev Era*, New York : Routledge (BASEES/Routledge Series on Russian and East European Studies 90), 2013 ; Raleigh, *Soviet Baby Boomers* ; Yurchak, *Everything Was Forever, until It Was No More* ; Sergei I. Zhuk, *Rock and Roll in the Rocket City: The West, Identity, and Ideology in Soviet Dnepropetrovsk, 1960-1985*, Washington, DC – Baltimore, MD : Woodrow Wilson Center Press Johns Hopkins University Press, 2010.

9. Généralisé à l'ensemble de l'histoire soviétique : Anna Krylova, « The Tenacious Liberal Subject in Soviet Studies », *Kritika: Explorations in Russian and Eurasian History* 1 (1), 2000, p. 119-146.

forme et nationalistes dans le contenu (et non plus l'inverse). Yurchak a su montrer que la réitération de rituels autoréférencés et la circularité du discours d'autorité n'excluaient pas l'adhésion sincère aux idéaux du socialisme – levant par là-même le reproche d'hypocrisie. De même, la participation aux activités des structures d'encadrement social officielles (le komsomol) n'empêchait pas la poursuite de désirs et d'entreprises personnels dont la signification contredisait apparemment la doctrine ; elle autorisait au contraire à mettre en place ces activités, tels les groupes de pop-rock à couverture komsomole. Zhuk, tout en reprenant dans les grandes lignes cette critique de la duplicité de l'*homo sovieticus*, lui a apporté une importante réserve : les déplacements de sens permis par le retrait sémantique du discours officiel ne se faisaient pas sans alarmer considérablement les responsables idéologiques et policiers. Les gardiens de l'idéologie de Dnepropetrovsk n'entendaient pas laisser à leurs ouailles la liberté de se distraire dans des aventures non validées, et ils recouraient à un attirail gradué de mesures répressives efficaces pour mater les récalcitrants (jusqu'à la peine de camp), même s'ils durent reconnaître à la fin de la décennie qu'ils avaient perdu le combat contre l'influence de la culture populaire occidentale. À leur suite, *Sonja Luehrmann* montre dans ce numéro que la promotion par l'idéologie officielle de « valeurs spirituelles » et du « développement personnel » était prise au sérieux par des acteurs engagés dans l'appareil idéologique au niveau de simples agitateurs. Cette spiritualité encouragée, loin de signifier la « renaissance du religieux » que Luehrmann conteste, était pensée comme « antidote à la religion ». Pourtant, ceux qui se fiaient à ces propositions développaient des aspirations qu'ils relient avec leur engagement religieux postérieur à la fin du système soviétique.

L'âge d'or du siècle soviétique

La mandature de Brežnev correspond à l'apogée de l'ère soviétique : l'URSS, superpuissance enfin incontestée grâce à la parité des arsenaux nucléaires soviétique et états-unien, réalise les promesses d'ordre public, de sécurité des trajectoires sociales et d'une certaine aisance matérielle. Croyant y voir une garantie de cette stabilité, le régime pratique une cruelle répression contre les classes marginales et contre les mécontents.

On a pris coutume de partager cette ère en deux phases, une phase d'évolutions positives, correspondant à un Brežnev encore en bonne santé, capable d'envisager des réformes énergiques ; et une phase de « stagnation » dans laquelle Brežnev, de plus en plus amoindri physiquement et intellectuellement après un accident vasculaire cérébral survenu en 1974, est maintenu à son poste par la gérontocratie comme figure symbolique¹⁰. Les chronologies diffèrent selon les domaines : en économie, on distingue ainsi les taux de croissance élevés de

10. Stephen Kotkin, *Armageddon Averted: The Soviet Collapse, 1970-2000*, Oxford : Oxford University Press, 2001, p. 48-49.

la première décennie Brežnev, parallèlement à un certain esprit réformateur ; et, à partir de 1973, une décennie de croissance ralentie qui coïncide avec le refus de toute réforme d'envergure¹¹. Dans le domaine culturel, l'ouverture dans le prolongement du dégel se termine avec l'invasion de l'allié tchécoslovaque en 1968 : la déstalinisation est arrêtée et le mouvement dissident libéral, muselé¹². En politique étrangère, on discerne une période de détente qui culmine avec la signature de l'Acte final d'Helsinki en 1975 et une phase de guerre fraîche à partir de l'invasion de l'Afghanistan¹³.

Pourtant, les dix-huit années du règne de Brežnev ont une unité qui leur donne un fort relief dans le siècle : les Soviétiques connaissent enfin une modeste prospérité matérielle et des trajectoires socioprofessionnelles prévisibles et ascendantes. Bien que déjà amorcée par Hruščev, la politique de stabilisation des carrières des dirigeants petits et grands prend tout son essor avec la « confiance » accordée par Brežnev à ses « cadres »¹⁴. Par contraste avec le reste du xx^e siècle russe et soviétique, les années de 1964 à 1985 se détachent nettement par leur modération et leur sérénité : ni trouble intérieur majeur, ni affrontements armés dans les frontières de l'URSS¹⁵, ni « révolution par le haut », ni terreur étatique contre la population. Après une décennie khrouchtchévienne très agitée, qui s'achève par le massacre des ouvriers manifestant à Novočerkassk en 1962, le baromètre de la colère populaire est bas sous Brežnev¹⁶. La séquence des « troubles de masse » (*massovyje besporjadki*) contre les autorités politiques et policières est provisoirement terminée, une nouvelle ne se mettra en place qu'à partir du milieu des années 1980¹⁷. Autre signe de l'apaisement, les établissements pénitentiaires renferment un nombre historiquement faible de détenus politiques : on est passé d'un millier de condamnés par an dans la seconde moitié des années 1950 à quelques

11. Philip Hanson, *The Rise and Fall of the Soviet Economy: An Economic History of the USSR from 1945*, Postwar World, London – New York : Longman, 2003, p. 98-99 ; Nicolas Werth, *Histoire de l'Union Soviétique de Khrouchtchev à Gorbatchev (1953-1991)*, P. : PUF (3^e éd.), 2007, p. 463-464.

12. Polly Jones, *Myth, Memory, Trauma: Rethinking the Stalinist Past in the Soviet Union, 1953-70*, New Haven : Yale University Press (Eurasia Past and Present), 2013, p. 212-257 ; Denis Kozlov, *The Readers of Novyi Mir: Coming to Terms with the Stalinist Past*, Cambridge, MA : Harvard University Press, 2013, p. 429-432.

13. Andreï Kozovoï, *Par-delà le mur : La culture de guerre froide soviétique entre deux détetes*, P. : Complexe, 2009 ; Ragna Boden, « Soviet World Policy in the 1970s: A Three-Level Game », in Calic, Neutatz, Obertreis, éd., *The Crisis of Socialist Modernity*, p. 184-203.

14. Yoram Gorlizki, « Too Much Trust: Regional Party Leaders and Local Political Networks under Brezhnev », *Slavic Review* 69 (3), Octobre 2010, p. 676-700.

15. Si on excepte les sévères accrochages sino-soviétiques sur le fleuve Ussuri en 1969. Lorenz M. Lüthi, *The Sino-Soviet Split: Cold War in the Communist World*, Princeton, NJ : Princeton University Press, 2008, p. 340-342.

16. Samuel H. Baron, *Bloody Saturday in the Soviet Union: Novočerkassk, 1962*, Stanford, CA : Stanford University Press, 2001.

17. Vladimir Kozlov, *Massovyje besporjadki v SSSR pri Hruščeve. 1953- načalo 1980-h gg* [Troubles de masse en URSS sous Hruščev. 1953-début des années 1980], M. : ROSSPEN, 2010 (3^e éd.), p. 421.

centaines dans les années 1961-1985¹⁸. Ainsi, la société apparaît largement apaisée si on la considère à l'aune des bouleversements du dégel et de la perestroïka, qui encadrent les décennies brejnéviennes. Et plus encore si on la compare aux mouvements contestataires qui agitent au même moment les pays capitalistes : heurts violents de la jeunesse étudiante avec la police en 1968, protestation contre la guerre du Vietnam, terrorisme d'extrême droite et d'extrême gauche en Allemagne et en Italie. Certes, l'URSS est plus touchée par le terrorisme que ce qu'on imagine d'habitude, mais elle ne connaît pas l'agitation politique typique des sociétés capitalistes au tournant des années 1960-1970¹⁹.

Cette tranquillité était pour beaucoup celle des cachots, pour paraphraser Jean-Jacques Rousseau. « Conversations prophylactiques » dans les locaux du KGB et « traitement » des récalcitrants dans les établissements de la psychiatrie punitive montrent que la nouvelle direction politique a renouvelé son arsenal de mesures légales et illégales dans la seconde moitié des années 1960 pour bâillonner les voix dissidentes. Les articles de *Sergei Zhuk*, *Susanne Schattenberg*, et *Amanda Swain* montrent le poids considérable de la police politique dans la vie sociale : c'est le KGB qui autorisait ou interdisait les voyages des scientifiques à l'étranger, à l'heure où ces échanges étaient de plus en plus importants dans les carrières. C'est le KGB qui organisait la surveillance de personnalités soupçonnées de dériver de la ligne officielle, et qui instruisait les affaires pénales qui avait fait suite à des rassemblements non-autorisés d'adolescents. Le discours idéologique officiel restait très rigide. *Nikolaj Mitrohin* radiographie la matrice des contenus de la propagande officielle, le département idéologique du Comité central. Porteurs de convictions essentiellement conservatrices, les gardiens de l'idéologie jouaient les intermédiaires entre le KGB et les milieux médiatiques (éditeurs, écrivains, journalistes etc.). *Schattenberg* documente comment Andrej Saharov, physicien renommé et Soviétique loyal, a cherché à faire évoluer la frontière de l'expression libre à travers un dialogue avec les autorités. De leur côté, certains membres du Bureau politique dont le directeur du KGB, Jurij Andropov, recherchaient le dialogue avec Saharov pour lui signifier qu'il était allé trop loin et le faire revenir sur ses positions. Pourtant, ces efforts de part et d'autre échouèrent sur le refus du Bureau politique de poursuivre la politique d'ouverture à l'expertise promue sous Hruščev. Dans son étude du traitement de la manifestation du 18 mai 1972 à Kaunas (Lituanie), *Swain* montre comment les acteurs ont cherché à définir les fâcheux événements de manière à échapper à la qualification de « nationalisme » dont le coût aurait été exorbitant pour tous, les jeunes, bien sûr, mais aussi les policiers et responsables politiques. Tous se sont donc rangés à une version qui permettait de limiter les dégâts en faisant porter le

18. V. Kozlov, « Kramola : Inokamyslie v SSSR vo vremena N. Hruščeva, I.L. Brežneva (Po materialam Verhovnova Suda i Prokuratury SSSR) [Sédition : les anticonformistes en URSS au temps de N. Hruščev et de L.I. Brežnev (d'après les documents de la Cour suprême et du parquet de l'URSS)] », *Obščestvennye nauki i sovremennosti*, no. 3, 2002, p. 84.

19. Triple attentat de nationalistes arméniens à Moscou en 1977, nombreuses tentatives de détournement d'avions à partir de 1970, souvent pour fuir à l'étranger. Kozlov, *Massovyje besporjadki*, p. 435.

chapeau à l'instinct grégaire de jeunes « peu conscients politiquement », aveuglés par de mystérieux « hippies » influencés par la culture occidentale.

Malgré cette répression, l'acceptation du régime semble bien avoir atteint son apogée sous Brežnev²⁰. Un large consensus conservateur n'y est pas étranger : le régime d'ordre imposé par la nouvelle équipe vise surtout les groupes marginaux, via des mesures drastiques contre les « hooligans », afin de rassurer la population échaudée par l'insécurité des années 1940-1950²¹. Larissa Zakharova livre un exemple poignant d'une trajectoire sociale d'exclusion au Goulag. Si les détenus politiques sont peu nombreux, la population du Goulag croît régulièrement pour atteindre plus d'un million en 1979, soit un taux d'incarcération record dans le monde de 420 détenus pour 100 000 habitants²².

Le « socialisme supportable »

Toutefois, si les années Brežnev furent une phase unique de « socialisme supportable » selon le mot de Vladimir Kusun²³, c'est avant tout parce que la majorité des Soviétiques jouissait désormais d'un niveau de vie historiquement haut. Dès les années 1950, la consommation a facilité l'adhésion au régime et à ses valeurs, sinon à un putatif « little deal »²⁴. Le ralentissement économique des années 1970 n'est pas allé de pair avec une diminution équivalente de la croissance de la consommation : celle-ci continue de croître annuellement de 1,9 %, alors que le produit intérieur brut stagne à 0,9 % sur la période 1973-1982²⁵. Ce maintien ne fut possible que grâce à l'afflux de pétrodollars que l'URSS engrangea à partir de la forte montée du prix du baril de pétrole en 1973 : alors que le pays s'enfonçait dans ses difficultés structurelles, l'exportation d'hydrocarbures à des prix très hauts permit au pays, pendant une douzaine d'années, de soutenir la consommation, d'investir dans l'agriculture, de poursuivre la course aux armements et de financer de coûteuses interventions militaires (Afghanistan, Angola, Érythrée).

Quand les pays de l'OPEP décident d'augmenter fortement les prix des hydrocarbures, les champs de Sibérie occidentale, découverts dans les années 1950,

20. Kotkin, *Armageddon*, p. 44, parle de « courte symbiose entre la population et le pouvoir ».

21. Miriam Dobson, *Khrushchev's Cold Summer: Gulag Returnees, Crime, and the Fate of Reform after Stalin*, Ithaca : Cornell University Press, 2009 ; Brian LaPierre, *Hooligans in Khrushchev's Russia: Defining, Policing, and Producing Deviance during the Thaw*, Madison : University of Wisconsin Press, 2012.

22. Contre moins de 200 encore aux États-Unis à la même époque, avant que les « succès » de la « guerre contre la drogue » propulsent en quelques années les États-Unis au rang de leader incontesté de l'utopie pénitentiaire, avec des taux d'incarcération tout à fait comparables à ceux du Goulag stalinien.

23. Cité par Hanson, *The Rise and Fall of the Soviet Economy*, p. 99.

24. James R. Millar, « The Little Deal: Brezhnev's Contribution to Acquisitive Socialism », *Slavic Review* 44 (4), 1985, p. 694-706.

25. Hanson, *The Rise and Fall of the Soviet Economy*, p. 99.

produisent à plein régime. Des pipelines acheminent désormais directement vers l'Europe occidentale le gaz d'Orenburg contre des devises sonnantes et trébuchantes. La crise économique, mais aussi la détente et l'ostpolitik des socio-démocrates ouest-allemands favorisent la signature de juteux contrats : Allemands, Tchécoslovaques et Soviétiques collaborent à la construction des gazoducs Sojuz, Bratstvo, Družba et Transgas. D'importateur net d'hydrocarbures, l'URSS est devenu en deux décennies l'un des tout premiers producteurs et exportateurs. Cette conjoncture de prix hauts qui dure jusqu'en 1986 a permis non seulement de masquer les faiblesses structurelles de l'outil industriel soviétique, mais aussi de mettre au placard les réformes économiques pensées dans les années 1960. La chute fut d'autant plus dure sous Gorbačev²⁶. Ainsi, le terme « crise », même dans la tournure « crise économique » nous semble lui aussi inapte à caractériser l'époque brejnévienne²⁷. Il est fort possible que se fasse jour ici une assez nette différence au sein du monde communiste entre l'URSS et les pays socialistes d'Europe centrale et sud-orientale : les seconds sont pris à la gorge par une grave crise financière qui les pousse, via l'endettement, dans une dépendance de plus en plus forte à l'égard des bailleurs occidentaux²⁸. Le choc de 1973 les touche du fait de leurs liens économiques plus forts avec l'Europe occidentale, alors que l'URSS, qui les fournit en hydrocarbures, prospère sur les cours du pétrole. Leur plus grande exposition à la culture jeune des « sixties » y affaiblit le contre-modèle de développement soviétique, d'ailleurs installé depuis moins longtemps et moins solidement. Au final, ce sont les forces centrifuges qui frappent dans les évolutions du monde communiste : non seulement la rupture politique avec la Chine, l'Albanie et dans une moindre mesure la Roumanie et la Yougoslavie, mais surtout le lent éloignement économique des « démocraties populaires » de l'URSS dont le modèle d'intégration perd son autorité face à une CEE capable désormais d'inclure les anciennes dictatures d'Europe du Sud²⁹.

Loisirs et consommation se développent au tournant des années 1950-1960, et prennent un important essor dans les années Brežnev³⁰. Le passage à la semaine de cinq jours, l'allongement des vacances, la diffusion de l'automobile individuelle, l'augmentation des revenus, tout cela contribue au développement de la sphère privée ; en milieu urbain, l'appartement familial et la datcha périurbaine s'équipent

26. Kotkin, *Armageddon*, 15-16; Frank Bösch, « 1973: Energiewende Nach Osten », *Die Zeit*, 18 octobre 2013, sec. Geschichte, <http://www.zeit.de/2013/42/1973-gas-pipeline-sowjetunion-gazprom>.

27. Contra Calic, Neutatz, and Obertreis, « Introduction ».

28. Stephen Kotkin, "The Kiss of Debt. The East Bloc Goes Borrowing," in Ferguson et al., éd., *The Shock of the Global*, p. 80-93.

29. Poul Villaume, Odd Arne Westad, eds., *Perforating the Iron Curtain: European Détente, Transatlantic Relations, and the Cold War, 1965-1985*, Copenhagen : Museum Tusulanum Press, University of Copenhagen, 2010.

30. Nadège Ragaru, Antonela Capelle-Pogacean, éd., *Vie quotidienne et pouvoirs sous le communisme : la consommation revisitée*, P. : Karthala (Recherches Internationales), 2010 ; Chernyshova, *Soviet Consumer Culture in the Brezhnev Era*.

en électroménager. L'essor de la consommation et une plus grande facilité des déplacements touchent même le village : les kolkhoziens perçoivent désormais retraites et salaires (en lieu et place des *trudodni*) et, enfin munis d'un passeport intérieur, peuvent se déplacer sans entrave. Des activités encadrées ou non par les « organisations sociales », mais généralement encouragées officiellement, occupent davantage le temps libre : jardinage, bricolage, randonnées et voyages, culture physique, recherche du bien-être personnel etc.³¹ *Olga Smolyak* et *Aleksey Golubev* en livrent un cas saisissant dans le développement du bricolage et des savoir-faire manuels, qui pallient souvent la rareté de certains biens, tout en constituant des espaces de réalisation de soi. Les illustrés façonnent les nouveaux canons du Soviétique moderne et confirment la répartition genrée du quotidien – les femmes à l'aménagement de l'intérieur, au jardinage et à la mode ; les hommes tout à leur passion pour la fabrication artisanale de petits équipements (modélisme, radio amateur etc.). Cet épanouissement de la sphère personnelle trouve un écho très fort dans la presse de divertissement et plus globalement dans les représentations véhiculées par la production culturelle et médiatique.

L'univers de la consommation se montre particulièrement perméable aux biens et à la production culturelle venant de l'étranger, socialiste ou capitaliste, dont les standards contribuent à la formation du goût soviétique : l'Europe occidentale et les États-Unis sont toujours vus comme étalons en URSS, qui doit démontrer la supériorité d'un modèle de consommation socialiste, satisfaisant les désirs de confort sans les excès consuméristes³². Les biens de consommation et la production culturelle venant des pays capitalistes prennent une place de plus en plus importante, d'une part parce que l'État soviétique utilise ses pétrodollars pour stimuler la consommation ; d'autre part parce que vêtements, livres et disques circulent sous le manteau entre Est et Ouest.

Autre aspect de l'ouverture sur l'étranger, les voyages – surtout vers les démocraties populaires, mais aussi vers les pays capitalistes – sont des moments intenses d'interaction dont la portée ne se compte pas en quantité de biens acquis. *Igor' Narskij* et *Sergei Zhuk* évaluent l'impact du séjour aux États-Unis sur des Soviétiques triés sur le volet. *Narskij* montre que les danseurs d'une troupe amateur de Čeljabinsk sont pris dans les contraintes de la culture de guerre froide. Les objectifs diplomatiques et idéologiques tout comme le contrôle tatillon et infantilisant sur les agissements et rencontres des danseurs dans leurs tournées à l'étranger surdéterminent l'organisation des voyages et même les programmes et les chorégraphies. Si les danseurs intériorisaient effectivement une partie au moins des clichés sur l'étranger, ils subirent néanmoins un choc culturel lors de leur voyage aux États-Unis en 1979. Pour *Zhuk* les experts sur l'Amérique du nord, les « américanistes » qui étaient autorisés à voyager aux États-Unis et formaient l'élite

31. Christian Noack, « Songs from the Wood, Love from the Fields: The Soviet Tourist Song Movement », in Gorsuch, Koenker, eds., *The Socialist Sixties*, p. 167-192.

32. Susan Reid, David Crowley, eds., *Pleasures in Socialism: Leisure and Luxury in the Eastern Bloc*, Northwestern University Press, 2010, p. 21 et suiv.

des chercheurs, adoptaient diverses stratégies narratives dans leur travaux pour partager les avancées interprétatives auxquelles ils étaient parvenus dans leurs recherches, leurs lectures et surtout leurs rencontres avec des collègues américains.

Ainsi, l'exposition aux pays étrangers concernait les pratiques autant que les représentations. Comme le montre *Aleksej Popov*, la comparaison avec l'étranger socialiste ou capitaliste incitait les autorités à faire des efforts dans l'organisation du secteur des services, surtout autour d'événements internationaux prestigieux comme les Jeux olympiques : il fallait offrir aux hôtes étrangers le même niveau d'accueil que celui proposé par les standards de l'hôtellerie internationale. L'URSS accusait un retard colossal dans ce domaine si bien que pour la première fois de son histoire, elle mobilisa son économie en faveur d'un secteur étranger à des préoccupations industrielles et agricoles. Elle ouvrait ainsi la voie à une économie postindustrielle dominée par le secteur tertiaire. Pourtant, en dépit des moyens déployés pour mettre les entreprises soviétiques au niveau requis, le refus d'introduire des mécanismes d'initiative privée et de marché réduisit ces efforts à une expérience quasiment sans lendemain.

Le « socialisme supportable » est aussi permis par un relâchement de certains contrôles dans le cadre de la réforme économique de Kosygin. *Simon Huxtable* analyse comment l'alignement du tirage et de la diffusion sur la demande (et non plus sur des quotas fixes) remet en cause le caractère propagandiste des contenus éditoriaux et la vocation d'éducation des masses dévolus classiquement aux journaux depuis l'avènement du pouvoir soviétique. Le rôle nouveau de la popularité et du jugement du public incite les journalistes de *Komsomol'skaja pravda* à définir les goûts d'un hypothétique lecteur moyen. Ils mettent l'accent sur les activités et les penchants ordinaires qui subsument l'identité d'une classe médiane. Un mouvement similaire s'observe au cinéma : le « Studio artistique expérimental de cinéma » étudié par *Irina Tcherneva* dispose d'une certaine liberté organisationnelle en échange du respect de l'impératif d'une rentabilité minimale. Même si l'expérience est limitée, le studio doit prendre en compte une multiplicité de publics et s'émanciper partiellement de la fonction éducative assignée jusqu'alors au cinéma soviétique.

Dans le monde du théâtre, la période brejnévienne signe l'émergence d'une autonomie créative de plus en plus affirmée, notamment en marge des places dominantes et des sphères professionnelles légitimes. Comme *Susan Constanzo* le démontre dans son article sur le théâtre amateur dans les villes de province de la RSFSR, cette liberté se fait au prix de négociations et de relations de complicité avec les tutelles sous lesquelles sont placées localement les troupes, qu'il s'agisse des maisons de la culture, des clubs, des départements culturels des régions ou du komsomol. Le soutien accordé aux groupes amateurs est une manière de compenser l'absence criante de théâtres professionnels en province et d'animer la vie culturelle à moindre frais. L'éloignement du centre, l'interdépendance entre les troupes et les structures dirigeantes locales autorisent la mise en scène de pièces controversées et, créant des précédents, permettent même de les sortir du répertoire censuré. Le cas du théâtre Ilhom à Taškent, présenté par *Lucille Lisack* met lui aussi en évidence

le rapport entre éloignement du centre, audace politique et artistique et innovation formelle. Il trouve vite son public en introduisant un langage théâtral nouveau et en adaptant des pièces d'un répertoire controversé ou carrément interdit, tout en voulant se faire le miroir d'un temps et d'une génération, celle d'un conformisme soviétique mité par la routine. Le théâtre Ilhom est ainsi devenu une institution centrale de la contreculture à Taškent et, idéalisé, s'est construit comme une expérience d'exception dans la mémoire collective de la ville.

Désenchantement et retraite idéologique ?

On place d'habitude les années Brežnev sous le signe du désenchantement du projet soviétique et de la crise idéologique. Au sommet, la nouvelle direction politique se garde bien de promesses concrètes sur l'avènement du communisme, c'est-à-dire d'une société sans classes, sans État ni monnaie, ayant aboli la propriété privée. Individualisme, consumérisme, cynisme paraissent l'emporter sur les valeurs communistes telle que la direction khrouchtchévienne les avaient exposées dans le « Code moral des bâtisseurs du communisme » de 1961. Que la société communiste annoncée par Hruščev en 1961 ne soit pas là en 1980 ni même à portée de main n'étonne personne. À l'épuisement idéologique, on associe la priorité donnée par la direction politique à l'augmentation du bien-être, qui a placé le régime en concurrence directe avec les pays étrangers. Les Soviétiques pouvaient se faire par eux-mêmes une idée des différentiels de développement lors de séjours de plus en plus fréquents à l'étranger, surtout dans les « démocraties populaires », dont certaines, comme la Hongrie, avaient adopté des voies de développement socialiste différentes du modèle soviétique. L'importation légale et illégale de biens de consommation courante des pays capitalistes révélait que le fossé industriel et commercial avait tendance à se creuser. L'économie dirigée que le gouvernement se refusait à réformer perdait ainsi en crédit aux yeux des citoyens soviétiques. Or, à quoi bon le socialisme s'il n'est pas supérieur au capitalisme ?³³

Néanmoins, la disparition de l'idéal d'une société communiste et l'expansion des tendances consuméristes et individualistes n'aboutissent pas à délégitimer le régime soviétique, à désacraliser les idéaux socialistes ni à discréditer le progrès scientifique et technique dans la société³⁴. Premièrement, la satisfaction des besoins de la vie matérielle par les importations est un facteur de diminution du mécontentement, donc de renforcement du régime, et non pas de son épuisement, d'autant que cette satisfaction elle-même répond au projet socialiste de bien-être matériel³⁵. Deuxièmement, l'État soviétique n'a pas abdiqué ses desseins de transformer nature

33. Hanson, *The Rise and Fall of the Soviet Economy*, p. 129-130; Kotkin, *Armageddon*, p. 19.

34. Nous suivons sur ce plan les analyses de Calic, Neutatz, and Obertreis, « Introduction », p. 19.

35. Ragaru, Capelle-Pogacean, *Vie quotidienne et pouvoirs sous le communisme*, p. 18, 22.

et société³⁶, même s'il avance plus prudemment qu'avant. Dans le cadre d'une politique de grands travaux marquée par la construction de villes nouvelles (Tol'jatti³⁷) et de grandes infrastructures de transports (pipelines, BAM³⁸), la direction avance le projet du siècle : le détournement des fleuves septentrionaux et sibériens vers les déserts de l'Asie centrale. Dans ce contexte, la construction du réservoir de Kapčagaj, au Kazakhstan, nourrit des rêves gigantistes de la part des dirigeants politiques régionaux, républicains et centraux. Mais *Tetsuro Chida* montre que les experts vont dans le sens, comme en Europe, d'une modernité réflexive qui met en question sa propre dynamique et fait de l'anticipation des dangers le cœur de sa réflexion, au contraire de ce qui prévalait sous Staline et sous Hrouščev. Finalement, le projet est réalisé *a minima*, avec un faible impact sur la nature et l'activité industrielle dépendante et révèle, d'après Chida, une indécision politique caractéristique des années Brežnev.

Fabien Bellat suit Chida sur l'indécision des dirigeants caractéristique de la période en matière de politique infrastructurelle. Dans son article sur l'architecture brejnévienne, il remet en cause la vision d'un bâti uniforme et analyse pour ce faire l'agencement de nombreux facteurs expliquant la diversité des pratiques d'architectes et de leurs réalisations. Émerge ainsi une architecture monotone ou au contraire inventive, que l'on pense aux formes adoptées dans les républiques du Caucase et d'Asie centrale culturellement connotées ou aux plans d'urbanisme très ambitieux tel celui conçu pour la ville de Tol'jatti.

Sur le front social, alors qu'on crédite d'ordinaire Brežnev d'avoir renoncé à l'utopie khrouchtchévienne d'un contrôle sur la sphère intime via les tribunaux de camarades et la politique du *byt*³⁹, *Moritz Florin* montre que Moscou employait des méthodes autoritaires pour transformer l'organisation du foyer dans les villages kirghiz en remplaçant les murs (*duval*) par des clôtures ajourées pour ouvrir l'espace privé au contrôle social. Surtout, « pour le parti, la consommation restait un formidable facteur de modernisation » : les meubles (tables, chaises, lits), les couverts ainsi que les appareils électroménagers, introduits dans les foyers, sont autant d'instruments de l'eupéanisation-russification qui n'avaient pas encore pénétré l'univers domestique des Kirghiz. Ils s'accompagnent d'un modèle familial, soviétique mais non moins conservateur, qui fait la part belle à la responsabilité

36. Marc Elie, « Coping with the "Black Dragon": Mudflow Hazards and the Controversy over the Medeo Dam in Kazakhstan, 1958-66 », *Kritika: Explorations in Russian and Eurasian History*, 14 (2), 2013, p. 313-342.

37. Lewis H. Siegelbaum, « Modernity Unbound: The New Soviet City of the Sixties », in Gorsuch, Koenker, eds., *The Socialist Sixties*, p. 66-83.

38. Christopher Ward, *Brezhnev's Folly: The Building of BAM and Late Soviet Socialism*, Pittsburgh : University of Pittsburgh Press, 2009 ; Johannes Grützmaier, *Die Baikal-Amur-Magistrale: vom stalinistischen Lager zum Mobilisierungsprojekt unter Breznev*, München : Oldenbourg, 2012.

39. Oleg Kharkhordin, *The Collective and the Individual in Russia: A Study of Practices*, Berkeley, CA : University of California Press (Studies on the History of Society and Culture 32), 1999 ; Deborah A. Field, *Private Life and Communist Morality in Khrushchev's Russia*, Peter Lang, 2007.

féminine dans la tenue du foyer. Cette « modernisation sélective », qui épargnait sous Brežnev les yourtes traditionnelles et les pratiques religieuses, exerçait une réelle attirance sur les populations rurales, malgré le scepticisme amer des élites culturelles contre la civilisation consumériste. La focale ici portée sur la Kirghizie laisse entrevoir un déséquilibre des études brejnéviennes au profit quasi-exclusif des grandes villes de l'URSS européenne, lequel incite probablement à surestimer et généraliser le relâchement des efforts en matière d'ingénierie sociale.

Enfin, la disparition de l'utopie communiste n'entraîna pas la fin des idéaux socialistes d'égalité, de développement personnel, de collectivisme, de progrès technique et social. Les valeurs socialistes, largement partagées, se consolidèrent, hors de l'appareil de propagande, dans les relations interpersonnelles. *Larissa Zakharova* montre comment la correspondance nourrie entre un détenu et une écrivain célèbre est un moyen de transformation personnelle : la naissance d'une amitié lettrée édifie le prisonnier, « récidiviste particulièrement dangereux », exclu du corps social et détenu dans les conditions les plus dures, en personne soviétique capable de réinsertion. Sa correspondante, qui intervient comme tutrice, médiatrice et garante, est en retour transformée par l'échange épistolaire dans ses pratiques d'écriture et d'intercession. Ainsi, les articles publiés ici ne donnent pas à voir un affaiblissement des idéaux socialistes, mais plutôt leur renforcement dans les pratiques sociales. Néanmoins, s'il n'y a ni débâcle économique, ni remise en cause de la légitimité du régime, est-ce à dire qu'il n'y a nulle crise ? Pas tout à fait...

Crise du temps et basculement de régime d'historicité

Dans les années 1970, le temps soviétique entre en crise. L'horizon communiste s'abolit dans un indéfini « socialisme avancé » : la grande échelle proposée par la doctrine marxiste-léniniste laisse place à une pragmatique, mais mesquine gradation dénuée de but et de sauts qualitatifs. L'idée communiste ne commande plus l'ordonnancement du temps. À la crise de l'avenir s'ajoute une crise du passé : les récits staliniens hérités du *Kratkij kurs* sont mis en doute à partir de 1956 par des historiens, des écrivains et des intellectuels, des représentants de courants nationalistes⁴⁰. Le passé traumatisant, celui des répressions staliniennes et de la guerre, n'est plus effaçable dans un mouvement optimiste qui porte vers le futur : le temps passé connaît donc de profondes crevasses qu'on ne peut plus justifier en les agençant à la perspective d'un progrès linéaire conduisant à la réalisation d'une société meilleure.

40. Sergei I. Zhuk, « "Cultural Wars" in the Closed City of Soviet Ukraine, 1959-1982 », in Klumbyte, Sharafutdinova, éds., *Soviet Society in the Era of Late Socialism*, p. 67-90; Yitzhak Brudny, *Reinventing Russia : Russian Nationalism and the Soviet State, 1953-1991*, Cambridge, UK – New York : Harvard University Press, 2000 ; Nikolaj Mitrohin, *Russkaja partija : Dviženie Russkikh nacionalistov v SSSR 1953-1985* [Le parti russe : le mouvement des nationalistes russes en URSS, 1953-1985] M. : NLO, 2003.

Pourtant, la définition du temps historique a toujours été un domaine d'intervention majeur du pouvoir soviétique. L'histoire et la mémoire furent des instruments pour l'idéologie bolchevique puis stalinienne qui a appuyé son programme politique sur la construction d'un récit des origines peuplé de mythes et de figures fondatrices (Lenin, la guerre civile, etc.), point de départ et point de vue pour un projet supérieur, tout en déployant des moyens considérables pour sa propagande. Pendant le dégel, le modelage du rapport au temps s'est poursuivi : d'un côté, les succès de la conquête spatiale et leur valorisation projettent les Soviétiques dans un avenir qui correspond à la vision propre aux modernes d'un sens unidirectionnel de l'histoire marchant vers le progrès (social et technique). De l'autre, le régime soviétique brejnévien redessine une vision héroïsée du passé en construisant le culte de la Seconde Guerre mondiale⁴¹. Mais le pouvoir doit désormais composer avec le déploiement difficilement contrôlable de pratiques sociales du temps qui n'entrent pas dans ces cadres.

On peut faire l'hypothèse que l'URSS du socialisme brejnévien amorce un basculement vers un régime d'historicité présentiste, marqué par la crise des grands récits, le désenchantement et la perte de la foi en l'avenir, rejoignant en cela le processus engagé en Europe occidentale au cours du second xx^e siècle⁴². L'hyper-trophie du patrimoine et du rétrospectivisme en est à la fois une réponse et un symptôme, tandis qu'à la construction d'un passé hyper-cohérent s'oppose le présent complexe, torturé, réflexif⁴³.

Denis Kozlov a qualifié de « tournant historique » dans la culture soviétique tardive la nouvelle conscience historique des franges cultivées de la société soviétique à partir de la déstalinisation. L'une des stratégies permettant de subvertir les clichés officiels passe par la quête minutieuse de faits historiques et le goût pour les explorations biographiques et les reconstitutions détaillées. La fébrilité avec laquelle sont accueillies les publications historiques « factographiques » traduit le caractère de plus en plus inacceptable des représentations officielles du passé, dans une société traversée par les doutes et engagée dans un réexamen progressif des valeurs sociales conventionnelles et des interprétations historiques⁴⁴. Bien que porteurs de simplifications grossières, et ne remettant jamais en cause l'arsenal conceptuel soviétique, les écrits concernés et leurs lecteurs font du débat sur l'histoire factuelle un moyen de discuter les questions sociales et culturelles

41. Nina Tumarkin, *The Living & the Dead : The Rise and Fall of the Cult of World War II in Russia*, New York NY : Basic Books, 1994 ; Jonathan Brunstedt, « Building a Pan-Soviet Past: The Soviet War Cult and the Turn Away from Ethnic Particularism », *The Soviet and Post-Soviet Review* 38 (2), Septembre 2011, p. 149-171, DOI:10.1163/187633211X589114.

42. Nikolaj Kuposov, *Pamjat' strogogo režima : istorija i politika v Rossii* [Mémoire d'un régime sévère : histoire et politique en Russie], M. : NLO, 2011.

43. François Hartog, *Régimes d'historicité : Présentisme et expériences du temps*, P. : Éditions du Seuil, 2012.

44. Denis Kozlov, « The Historical Turn in Late Soviet Culture: Retrospectivism, Factography, Doubt, 1953-1991 », *Kritika: Explorations in Russian and Eurasian History*, 2 (3), Summer 2001, p. 577-600, p. 578-581 : terme venant du russe *faktografija* traduisant l'accumulation de faits sans analyse ni montée en généralité.

contemporaines, voire les interrogations identitaires⁴⁵. L'investigation du passé occupe le présent et se fait à son service. *Polly Jones*, dans l'article publié ici, montre comment le processus de rédaction de la biographie d'un général de la guerre civile, Trifonov, par son fils mobilise intensément les témoins de l'époque, les lecteurs et les responsables éditoriaux. Par leur contestation des faits ou au contraire par l'apport d'éléments nouveaux, leurs réactions esquissent un retour sur les mythes déstalinisés et les controverses autour de figures éliminées physiquement et évacuées du récit soviétique pendant la Grande Terreur. Ces réactions donnent à voir aussi l'importance des enjeux de mémoire autour de la période de constitution de l'URSS pour la première et la deuxième génération de Soviétiques.

Un autre aspect de cette rétrospection est illustré par la naissance et l'essor de la patrimonialisation. La Société panrusse de protection des monuments historiques et culturels (VOOPIK), créée en 1965 marque le même « tournant historique » dont l'objet est l'héritage matériel prérévolutionnaire. Le mouvement pour la préservation du patrimoine architectural, fût-il religieux, fait écho à une large demande publique et s'adosse à une volonté de réconcilier l'expérience historique avec la réalité contemporaine : ce n'est pas par nostalgie qu'il faut protéger et réhabiliter les traces tangibles du passé, mais pour l'intégrer à la connaissance et à la vie contemporaine, et donner du sens à ces dernières⁴⁶. Amateurs et professionnels sont impliqués dans les mobilisations patrimoniales, brouillant les frontières entre histoire et patrimoine, dans un exercice souvent à forte dimension locale mais ayant vocation à alimenter une quête « nationale » plus large. *Catriona Kelly* montre qu'à partir des années 1960, les principes idéologiques consistant à détruire ou minorer les traces de la culture prérévolutionnaire se sont effilochés, il devient envisageable de défendre les églises comme partie prenante du patrimoine, de demander à les restaurer ou les reconstruire *ex nihilo*, mais plus encore de les placer au centre de projets d'aménagement du centre historique de Leningrad. Ces initiatives ne relèvent plus d'une décision politique top-down mais d'une dynamique locale prépondérante. Elle révèle une lame de fond de la société soviétique cultivée, qui se retranche sur des valeurs et des symboles nationaux puisés dans l'histoire.

Ce mouvement « préservationniste » énonce des arguments pour une pensée nationaliste et préfigure cette dernière⁴⁷ dans un processus très classique d'invention-réinvention de la tradition qui trouve à s'exprimer dans d'autres « monuments » patrimoniaux tel que la cuisine, sujet de l'étude d'*Adrienne Jacobs*.

45. Voir aussi l'analyse que Zhuk fait dans ce numéro de l'approche factographique comme moyen pour les historiens des États-Unis d'échapper à la censure.

46. Sur les zig-zags de la conservation des monuments religieux dans les années 1950-1960, Anne Kropotkine, « Les ambiguïtés du Dégel », *Cahiers du Monde russe*, 47 (1-2), Janvier-juin 2006, p. 269-302, DOI :10.4000/monderusse.3802.

47. Brudny, *Reinventing Russia* qui voit dans la VOOPIK un creuset pour le nationalisme russe, ou Silvia Serrano, « Religion, pouvoir, identités en Géorgie post-soviétique », HDR, sous la direction de Patrick Michel, EHESS, 2014, qui identifie des groupes d'étudiants nationalistes géorgiens qui prennent l'initiative de restaurer des églises au nom de l'héritage et de l'identité nationale géorgienne.

Le prolifique auteur de livres culinaires V.V. Pohlëbkin promeut la primauté d'une cuisine nationale authentique sur les injonctions nutritionnelles de l'hygiénisme soviétique puis de l'impérialisme occidental. Cet historicisme gastronomique revendique un retour au passé, à la tradition et affiche sa volonté de rééduquer les Russes aux vrais goûts de leur cuisine, dont la convivialité et le plaisir, supérieurs à tout régime normatif, sont garants d'une bonne santé. Le phénomène patrimonial, qui fait l'objet d'une politique publique à l'échelle de l'URSS, ne se cantonne pas à la Russie d'Europe. Rénovation architecturale et patrimonialisation s'observent concomitamment à Samarkand, décrétée « ville la plus ancienne d'URSS »⁴⁸, à Erevan, où les recherches archéologiques sont mises au service des élaborations mémorielles des défenseurs de l'héritage culturel⁴⁹, ou encore à Tbilissi qui voit se développer, dans des cadres institutionnels aussi bien qu'informels, les initiatives en faveur de la restauration des édifices culturels notamment⁵⁰.

Enfin, on observe un hiatus générationnel dans les pratiques sociales du temps. Parmi les plus jeunes générations, on peut différencier deux types d'attitude. Une partie de la jeunesse adhère aux schémas proposés par le pouvoir, ce qui s'exprime notamment par l'appropriation du culte de la Seconde Guerre mondiale, dans des conditions d'encadrement politique et institutionnel volontariste : alors que Brežnev instaure la fête de la victoire du 9 mai, en 1965, le komsomol, suivi des médias, est en charge de la promotion de la mémoire de la guerre, de ses héros et des exploits de l'Armée rouge. Cette construction patriotique rencontre un certain suffrage. C'est le cas dans le rituel de la *beskozyrka* que décrit *Vicky Davis*, où à Novorossijsk depuis 1968, les jeunes hommes célèbrent la libération du port de la mer Noire par le régiment soviétique agissant depuis la place d'armes de Malaja zemlja, titre justement donné au premier opus des Mémoires de Brežnev. Bien qu'ayant eu un rôle mineur dans cette opération, Brežnev entreprend avec les autorités locales un exercice d'auto-promotion mutuel en gratifiant la ville de l'ordre de la Grande Guerre patriotique. Le culte de ce fait d'armes, qui deviendra très populaire dans la longue durée, sera ensuite porté localement par la jeunesse encadrée qui en fera un acte viril, romantique et hautement patriotique. Les « Mémoires » de Brežnev, dont *Nikolaus Katzer* retrace l'in vraisemblable généalogie, constituent également un effort pour présenter à la jeunesse une trajectoire soviétique modèle mais cette fois sans prétention. Dans une trilogie, correspondant respectivement à trois épisodes formateurs de la vie de Brežnev, les rédacteurs mandatés par le pouvoir brosent le portrait d'un Soviétique moyen auquel chacun peut s'identifier car incarnant la synthèse de toutes les figures populaires de la société : ouvrier, fils de paysan, combattant, technicien, le Secrétaire général personnifie l'ascension sociale et le consensus *a minima*.

48. *Drevnejshij gorod SSSR*.

49. Svetlana Gorshenina, Claude Rapin, *De Kaboul à Samarcande : les archéologues en Asie centrale*, P. : Gallimard, 2001 ; Taline Ter Minassian, *Erevan : La construction d'une capitale à l'époque soviétique*, Rennes : PUR, 2007.

50. Serrano, « Religion, pouvoir, identités en Géorgie post-soviétique », p. 45-46.

Mais l'identification aux héros du passé proche et à Brežnev lui-même ne suffit pas à nourrir les représentations de soi des dernières générations de Soviétiques. L'absence d'horizon d'attente, qui résulte grandement de la standardisation des codes de la période brejnévienne (assimilation des valeurs socialistes, rôle routinisé du parti et des structures d'encadrement très intégratrices) et de la stabilité socio-économique, fait obstacle, pour beaucoup, à une perception tangible, positive du futur. L'impression d'un régime immuable prévaut chez les Soviétiques de la « dernière génération » et laisse place, chez certains, à des projections chimériques que les produits culturels de la science-fiction cristallisent⁵¹. L'URSS fabrique ses propres créations littéraires et cinématographiques science-fictionnelles, des romans des frères Strugackij au film *Stalker* de Tarkovskij. En Bulgarie socialiste voisine, on diffuse même le film américain culte *La guerre des étoiles*, dont *Nadège Ragaru* décortique la réception aux multiples facettes. Rejetant l'interprétation « dissidente », « en creux » du film qui montre les spectateurs avides d'alternatives au modèle socialiste, Ragaru fait la démonstration que l'engouement pour le conte science-fictionnel de George Lucas est moins fascination pour un Occident imaginé qu'interrogation des défis communs d'un monde technologique. Ce « rêve d'un monde au-delà des blocs » traduit une sorte de « nostalgie pour le futur » : l'Union soviétique, après l'enthousiasme national des prouesses spatiales du dégel, voit les héros du cosmos décéder (Gagarin et Korolev) et s'inquiète du coût de la conquête spatiale sur fond de stagnation politique⁵².

Comme dans d'autres pays industrialisés, la société soviétique s'enferme de plus en plus à la fin des années 1970 dans un présent qui ne porte nulle promesse d'un avenir meilleur, et qu'on ne peut plus unanimement rattacher au passé, sinon à la Seconde Guerre mondiale comme nouveau moment fondateur supplantant la révolution⁵³. La vision de l'histoire dans la doctrine officielle est attaquée par les deux bouts : la culture factographique et mémorielle fait du passé non pas l'origine du futur, mais un réservoir d'observations pour une consommation immédiate. L'abolition de l'horizon communiste renvoie chacun à ses contingences. C'est aussi dans le sens d'un présentisme infini typique des sociétés industrielles qu'on peut comprendre l'expression de Yurchak « Everything was for ever... ».

Conclusion

Il reste que l'impossibilité de travailler sur les documents politiques (que ce soit au niveau du parti ou du gouvernement, en haut ou en bas de l'échelle administrative), la fermeture totale des archives centrales du KGB, de l'armée, du MVD, du complexe militaro-industriel, et l'accès très limité aux papiers des ministères

51. Yurchak, *Everything Was Forever, until It Was No More*.

52. Asif A. Siddiqi, *The Red Rockets' Glare: Spaceflight and the Soviet Imagination, 1857-1957*, Cambridge : Cambridge University Press, 2014, p. 300-301.

53. Koposov, *Pamjat' strogogo režima*.

industriels, des statistiques, des finances, du budget et du plan rendent très difficile une étude historique sereine de la période brejnévienne, bien plus que celle des années 1920-1950⁵⁴. Ce paramètre justifie largement le moindre intérêt historiographique pour la période brejnévienne, tant les travaux sur ces années sont affectés par le déficit documentaire⁵⁵. La difficulté d'accéder à des documents mettant en lumière les questions douloureuses et difficiles – surveillance par le KGB, poids du pénitencier dans la société et l'économie, vie dans les casernes, clochardisation des campagnes russes – tait les aspérités du quotidien des marges. Partant, on peut craindre une tendance consistant à accentuer la normalité de la vie soviétique en se focalisant sur les milieux citadins cultivés, et non pas sur les déclassés urbains comme ruraux. Les études fondées sur les entretiens conduits au sein d'un milieu assez homogène – l'élite cultivée et socialement privilégiée des grandes villes – vont ici dans ce sens. *A contrario*, les contributions de *Florin*, *Swain* et *Chida* introduisent de la diversité sociale, géographique et nationale qui fait largement défaut à l'étude des années Brežnev⁵⁶. Par ailleurs, l'impossibilité de s'appuyer sur les documents de la prise de décision politique, économique, extérieure et militaire, qui risque de perdurer encore, pousse à innover et à chercher des sources alternatives. C'est ce que les auteurs réunis ici expérimentent, pour lesquels les entretiens constituent un corpus majeur ou qui mobilisent des massifs documentaires originaux.

En dépit des manques de l'historiographie et des nuances nécessaires à toute peinture d'une époque, osons opposer à la qualification de « stagnation » celle d'apogée à la période brejnévienne. Certes, le décalage entre les grandes évolutions sociales (urbanisation, féminisation, élévation du niveau d'études, consommation) et l'immobilisme politique justifia que Mihail Gorbačev introduisit le terme de stagnation dans le discours politique pour conspuer ses prédécesseurs et leur répondre par la dynamique de « l'accélération » (*uskorenje*). Il fustigeait légitimement l'incapacité de la direction politique à prendre en compte le mécontentement grandissant des classes cultivées et des experts qui pointaient du doigt les problèmes structurels et proposaient des solutions⁵⁷.

Mais au regard de l'expérience vécue par la majorité des citoyens soviétiques, en synchronie comme en diachronie, les années Brežnev sont celles d'un bonheur familial et personnel enfin prévisible, où les ruptures des guerres et des révolutions

54. Même si les conditions d'accès sont certainement différentes dans les pays Baltes, et dans une moindre mesure en Ukraine et en Géorgie.

55. Cette circonstance n'est pas mentionnée dans les ouvrages suivants : Bacon, Sandle, « Brezhnev Reconsidered » ; Gorsuch, Koenker, « Introduction: The Socialist Sixties in Global Perspective » ; Klumbytë, Sharafutdinova, « What Was Late Socialism? », p. 1-14.

56. Voir néanmoins Stéphane A. Dudoignon and Christian Noack, éd., *Allah's Kolkhozes: Migration, de-Stalinisation, Privatisation, and the New Muslim Congregations in the Soviet Realm (1950s-2000s)*, Berlin : KS, Klaus Schwarz Verlag (Islamkundliche Untersuchungen Band 314), 2014.

57. M.S. Gorbačev, « Polițičeskij doklad central'nogo komiteta KPSS XXVII s'ezdu kommunističeskoj partii Sovetskogo sojuza » [Rapport politique du comité central du PCUS au XXVII^e Congrès du PCUS], in M.S. Gorbačev, *Izbrannye reči u stat'ı* [Discours et articles choisis], M. : Politizdat, 1987, t. 3. http://lib.ru/MEMUARY/GORBACHEV/doklad_xxvii.txt

ne précipitent ni ne catapultent plus les trajectoires, et qui apparaît d'autant plus atteignable que l'horizon communiste, dans son acception la plus dogmatique, est aboli. Cette stabilité des biographies cristallise les regrets formulés par nombre de Postsoviétiques aujourd'hui envers le « socialisme avancé », surtout en comparaison des misérables vies qui sont le quotidien de dizaines de millions d'individus à l'est de l'Europe. Au-delà de cette appréciation rétrospective, l'URSS connaît bien sous Brežnev une forme de pacification sociale, au prix d'une répression visant principalement la petite criminalité, mais aussi grâce aux accommodements négociables aux échelles locales de l'activité sociale, économique et professionnelle. Malgré les dysfonctionnements structurels de l'économie et l'incapacité du régime à se réformer, la popularisation de la culture consumériste, qui intervient après des décennies de pénuries sévères et chroniques, participe d'une civilisation des loisirs où les vacances, les voyages, les activités sportives et créatives, les divertissements élargissent le champ des possibilités d'épanouissement personnel. Ils constituent bien souvent des terreaux d'autonomisation pour de nouvelles niches sociales et de nouvelles subjectivités qui connaîtront leur pleine expansion à la fin de l'ère soviétique.

Marc ELIE et Isabelle OHAYON

CERCEC, EHESS-CNRS, Paris